

« ser le temps de se reconnaître, et des'emparer de « quelque ville. » Abisaï prit les légions de Céréthi et de Phéléthi, avec ce qu'il y avait de meilleurs soldats dans Jérusalem. Joab, de son côté, poursuivait Séba, qui allait de tribu en tribu soulevant le peuple, et emmenant ce qu'il pouvait de troupes choisies. Mais Joab fit entendre à ceux d'Abéla, où le rebelle s'était renfermé, qu'il ne s'agissait que de lui seul. A sa persuasion, une femme sage du pays, qui se plaignait qu'on voulait perdre une si belle ville, sut la délivrer en faisant jeter à Joab la tête de Séba par-dessus les murailles.

Ainsi finit la révolte, sans qu'il en coûtât de sang que celui du chef des rebelles. La diligence de David sauva l'État. Il avait raison de penser que cette seconde révolte, qui venait comme du propre mouvement du peuple, et d'un sentiment de mépris, était plus à craindre que celle qu'avait excitée la présence du fils du roi. Il connut aussi combien il était utile d'avoir de vieux corps de troupes sous sa main : et tels furent les remèdes qu'il opposa aux rebelles.

On peut rapporter, à ce propos, ce qui arriva à Adonias, fils de David<sup>1</sup>. Ce prince se prévalant de la vieillesse du roi son père, dont il était l'aîné, voulait malgré lui s'emparer du royaume, et s'entendait pour cela avec Joab, et avec Abiathar, grand sacrificateur. Mais Sadoc, le prince des prêtres après lui, et Banaïas avec les troupes dont il avait le commandement, et la force de l'armée de David, n'était point pour Adonias. David, avec ce secours, prévint la guerre civile qu'Adonias, soutenu d'un grand parti, méditait ; et laissa le royaume paisible à Salomon, à qui il le destinait par ordre de Dieu.

Ainsi l'on continua à reconnaître l'utilité des troupes entretenues, par lesquelles un roi demeure toujours armé, et le plus fort.

VI<sup>e</sup> PROPOSITION.

Dernier exemple des guerres civiles : celle qui commença sous Roboam, par la division des dix tribus.

La cause de cette révolte, dans laquelle le royaume d'Israël, ou des dix tribus, fut érigé, viendra plus à propos ci-après dans d'autres endroits. Nous remarquerons ici seulement :

En premier lieu, que les rois de Juda, après une si grande révolte qui partagea le royaume, obligés à se défendre non-seulement contre l'étranger<sup>2</sup>, mais encore contre leurs frères rebelles, bâtirent dans le territoire de la tribu de Juda un grand nombre de nouvelles forteresses, et des arsenaux, où il y avait des magasins de vivres en

<sup>1</sup> III. Reg. I, 1, 7, 8 et seq.  
<sup>2</sup> Ibid. XIV, 26.

abondance, et à la fois de toute sorte d'armures<sup>3</sup>.

En second lieu, ils se préparèrent à reconquérir par les armes le nouveau royaume que la rébellion avait élevé contre la maison de David. Mais Dieu, qui voulut montrer combien le sang d'Israël devait être cher à leurs frères, et que, même après la division, il ne fallait pas oublier la source commune, fit défendre par son prophète à ceux de Juda de faire la guerre à leurs frères<sup>4</sup>, quoique rebelles et schismatiques.

Il arriva même, dans la suite, et c'est ce qu'on remarque en troisième lieu, que le royaume de Juda s'unit par une étroite alliance avec le royaume rebelle. Car encore que, contre la volonté de Dieu, et peut-être plus par la faute de ceux d'Israël que de ceux de Juda, il y eut durant quelques règnes une guerre continuelle entre les deux royaumes<sup>5</sup>; néanmoins par la suite du temps l'alliance fut établie si solidement entre eux, que le pieux roi Josaphat, invité par Achab, roi d'Israël, à joindre ses armes avec celles des Israélites, pour les aider à recouvrer sur le roi de Syrie une place forte qu'ils prétendaient, vint en personne pour lui dire<sup>6</sup> : « Vous et moi nous ne sommes qu'un. « Votre peuple n'est qu'un même peuple avec le « mien, ma cavalerie est la vôtre. »

L'alliance se confirma dans la suite ; et le même Josaphat répondit encore à Joram, roi d'Israël, qui le pria de le secourir contre le roi de Moab<sup>7</sup> : « J'irai avec vous : qui est à moi, est à vous : mon « peuple est votre peuple, et ma cavalerie est la « vôtre. »

On voit par là, que, pour le bien de la paix, et pour la stabilité des choses humaines, les royaumes fondés d'abord sur la rébellion, dans la suite sont regardés comme devenus légitimes, ou par la longue possession, ou par les traités et la reconnaissance des rois précédents.

Et remarquez que la loi de la possession a eu lieu dans un royaume qui avait joint la révolte contre la religion véritable à la défection.

En quatrième lieu, les rois légitimes se doivent toujours montrer les plus modérés, en tâchant de ramener par la raison ceux qui s'étaient écartés de leur devoir. Ainsi en usa le roi Abia, fils de Roboam, avant que d'en venir aux mains avec les rebelles ; et les armées étant en présence, il monta sur une éminence où il fit aux Israélites, avec autant de force que de douceur, ce beau discours qui commence ainsi : « Écoutez, Jéroboam « et tout Israël : » leur remontrant, par vives raisons, le tort qu'ils avaient contre Dieu et contre

<sup>1</sup> II. Par. XI, 5, 6, 7 et seq.

<sup>2</sup> III. Reg. XII, 24. II. Par. XI, 4.

<sup>3</sup> III. Reg. XIV, 30; XVI, 32.

<sup>4</sup> Ibid. XXII, 5.

<sup>5</sup> IV. Reg. III, 7.

leurs rois<sup>1</sup>. Il était le plus fort, sans comparaison ; mais plus soigneux encore de ramener les rebelles, que de profiter de cet avantage, il ne s'aperçut pas que Jéroboam l'environnait par derrière. Il se trouva presque enveloppé par ses ennemis. Dieu prit son parti, et répandit la terreur sur les rebelles, qui prirent la fuite.

Nous donnerons pour cinquième et dernière remarque, que le royaume d'Israël, quoique rendu par la suite légitime et très-puissant, n'égalait jamais la fermeté du royaume de Juda, d'où il s'était séparé.

Comme il s'était établi par la division, il fut souvent divisé contre lui-même. Les rois se chassaient les uns les autres. Baasa chassa la famille de Jéroboam, qui avait fondé le royaume, dès la seconde génération. Zambri, sujet de Baasa, se souleva contre lui, et ne régna que sept jours. Amri prit sa place, et le contraignit à mettre lui-même le feu dans le palais, où il se brûla. Le royaume se divisa en deux. Amri, dont le parti prévalut, et qui semblait avoir relevé le royaume d'Israël en bâtissant Samarie<sup>2</sup>, y régna peu, et sa famille périt sous son petit-fils. Les familles royales les mieux établies virent à peine quatre ou cinq races. Et celle de Jéhu, que Dieu même avait fait sacrer par Élisée, tomba bientôt par la révolte de Sellum, qui tua le roi, et s'empara du royaume<sup>3</sup>.

Au contraire, dans le royaume de Juda, où la succession était légitime, la famille de David demeura tranquille sur le trône, et il n'y eut plus de guerre civile ; on aimait le nom de David et de sa maison. Parmi tant de rois qui régnerent sur Israël, il n'y en eut pas un seul que Dieu approuvât : mais il sortit de David de grands et de saints rois imitateurs de sa piété. Le royaume de Juda eut le bonheur de conserver la loi de Moïse, et la religion de ses pères. Il est vrai que, pour leurs péchés, ceux de Juda furent transportés dans Babylone, et le trône de David fut renversé : mais Dieu ne laissa pas sans ressource le peuple de Juda, à qui il promit son retour dans la terre de ses pères après soixante-dix ans de captivité. Mais pour le royaume d'Israël, outre qu'il tomba plus tôt, il fut dissipé sans ressource par les mains de Salmanasar roi d'Assyrie<sup>4</sup>, et se perdit parmi les Gentils.

Telle fut la constitution et la catastrophe de ces deux royaumes. Celui que la révolte avait élevé malgré les rois légitimes, quoique ensuite reconnu par les mêmes rois, eut en lui-même une perpé-

tuelle instabilité, et périt enfin sans espérance, par ses fautes.

## ARTICLE IV.

*Encore que Dieu fit la guerre pour son peuple, d'une façon extraordinaire et miraculeuse, il voulut qu'il s'aguerrît, en lui donnant des rois belliqueux et de grands capitaines.*

## PREMIÈRE PROPOSITION.

Dieu faisait la guerre pour son peuple du plus haut des cieux, d'une façon extraordinaire et miraculeuse.

Ainsi l'avait dit Moïse sur les bords de la mer Rouge : « Ne craignez point ce peuple immense « dont vous êtes poursuivi. Le Seigneur combat- « tra pour vous, et vous n'aurez qu'à demeurer en « repos<sup>1</sup>. »

Outre qu'il ouvrit la mer devant eux, il mit son ange, pendant qu'ils passaient, entre eux et les Égyptiens, pour empêcher Pharaon de les approcher<sup>2</sup>.

A la fameuse journée où le soleil s'arrêta à la voix de Josué ; pendant que l'ennemi était en fuite, Dieu fit tomber du ciel de grosses pierres, comme une grêle<sup>3</sup>, afin que personne ne pût échapper, et que ceux qui avaient évité l'épée fussent accablés des coups d'en haut.

Les murailles tombaient devant l'arche ; les fleuves remontaient à leur source pour lui donner passage<sup>4</sup>, et tout lui cédaient.

Quelquefois Dieu envoyait à leurs ennemis, dans leurs songes, des pronostics affreux de leur perte. Ils voyaient l'épée de Gédéon qui les poursuivait de si près qu'ils ne pouvaient échapper ; et ils fuyaient en désordre avec de terribles hurlements, au bruit de ses trompettes et à la lumière de ses flambeaux, et tiraient l'épée l'un contre l'autre, ne sachant à qui se prendre de leur déroute<sup>5</sup>.

Une semblable fureur saisit les Philistins, quand Jonathas les attaqua, et ils firent un carnage horrible de leurs propres troupes<sup>6</sup>.

Dieu faisait gronder son tonnerre sur les fuyards<sup>7</sup>, qui, glacés de frayeur, se laissaient tuer sans résistance.

Quelquefois on entendait un bruit de chevaux, et de chariots armés, qui épouvantait l'ennemi, et lui faisait croire qu'un grand secours était arrivé aux Israélites ; en sorte qu'il se mit en fuite, et abandonna le camp avec tous les équipages<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Exod. XIV, 13, 14.

<sup>2</sup> Ibid. 19, 20.

<sup>3</sup> Jos. X, 10, 11, 12, 13.

<sup>4</sup> Id. III et VI.

<sup>5</sup> Jud. VII, 13 et seq.

<sup>6</sup> I. Reg. XIV, 19, 20.

<sup>7</sup> Ibid. VII, 10. Eccl. XLVI, 20, 21.

<sup>8</sup> IV. Reg. VII, 6, 7.

<sup>1</sup> II. Par. XIII, 4, 13, 14 et seq.

<sup>2</sup> III. Reg. XY, 27; XVI, 9, 10, 16, 18, 21, 24.

<sup>3</sup> IV. Reg. IX; et X, 30; XV, 10, 12.

<sup>4</sup> Ibid. XVII et XVIII.

D'autres fois, au lieu de ce bruit, Élisée faisait apparaître des chariots enflammés à son compagnon effrayé<sup>1</sup>, qui crut voir autour d'eux une armée invisible plus forte que celle des Syriens leurs ennemis. Le même prophète frappa les Syriens d'aveuglement, et les conduisit jusqu'au milieu de Samarie<sup>2</sup>.

On sait le carnage que fit un ange de Dieu en une nuit, à la prière d'Ézéchias, de cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib, qui assiégeait Jérusalem<sup>3</sup>.

Mais il faut finir ces récits par quelque spectacle encore plus surprenant.

Josaphat, qui ne voyait aucune ressource contre l'armée effroyable de la ligue des Iduméens, des Moabites et des Ammonites, soutenus par les Syriens<sup>4</sup>; après avoir imploré le secours de Dieu, et en avoir obtenu les assurances certaines par la bouche d'un saint prophète, comme il a été remarqué ailleurs, marche contre l'ennemi par le désert de Thécué, et donna ce nouvel ordre de guerre<sup>5</sup>: « qu'on mit à la tête de l'armée les chœurs du Seigneur, qui tous ensemble chantaient ce divin psaume: Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que ses miséricordes sont éternelles. » Ainsi l'armée change en chœur de musique: à peine eut-elle commencé ce divin chant, que les ennemis, qui étaient en embuscade, se tournèrent l'un contre l'autre, et se taillèrent eux-mêmes en pièces; en sorte que ceux de Juda, arrivés à une hauteur vers la solitude, virent de loin tout le pays couvert de corps morts, sans qu'il restât un seul homme en vie parmi les ennemis; et trois jours ne suffirent pas à ramasser leurs riches dépouilles. Cette vallée s'appela la Vallée de Bénédiction; parce que ce fut en bénissant Dieu qu'ils défirent une armée qui paraissait invincible. Josaphat retourna à Jérusalem en grand triomphe; et entrant dans la maison du Seigneur, au bruit de leurs harpes, de leurs guitares et de leurs trompettes, on continua les louanges de Dieu, qui avait montré sa bonté dans la punition de ces injustes agresseurs.

C'est ainsi qu'il accomplissait ce qu'avait chanté la prophétesse Débora<sup>6</sup>: « Le Seigneur a choisi une nouvelle manière de faire la guerre: on a combattu du ciel pour nous; et les étoiles, sans quitter leur poste, ont renversé Sisara. » Toute la nature était pour nous: les astres se sont déclarés; et les anges, qui y président sous l'ordre de

<sup>1</sup> IV. Reg. vi, 16, 17.

<sup>2</sup> Ibid. 18, 19.

<sup>3</sup> Ibid. xix, 35.

<sup>4</sup> II. Paralip. xx, 1, 2 et seq.

<sup>5</sup> Ibid. 21.

<sup>6</sup> Jud. v, 8, 20.

Dieu, et à la manière qu'il sait, ont lancé d'en haut leurs javelots.

#### II<sup>e</sup> PROPOSITION.

Cette manière extraordinaire de faire la guerre n'était pas perpétuelle: le peuple ordinairement combattait à main armée, et Dieu n'en donnait pas moins la victoire.

La plupart des batailles de David se donnèrent à la manière ordinaire. Il en fut de même des autres rois: et les guerres des Machabées ne se firent pas autrement. Dieu voulait former des combattants, et que la vertu militaire éclatât dans son peuple.

Ainsi fut conquise la terre sainte par les valeureux exploits des tribus. Ils forçaient l'ennemi dans ses camps et dans ses villes, parce qu'ils étaient de vigoureux attaquants<sup>1</sup>. C'était Dieu toujours qui donnait aux chefs, dans les occasions, les résolutions convenables, et aux soldats l'intrépidité et l'obéissance: au lieu qu'il envoyait au camp ennemi l'épouvante, la discorde et la confusion. Jabés, le plus brave de tous ses frères, invoqua le Dieu d'Israël, et lui fit un vœu qui lui attira son secours<sup>2</sup>; mais ce fut en combattant vaillamment. Ainsi Caleb; ainsi Juda; ainsi les autres. Ruben et Gad conquièrent les Agaréens et leurs alliés, « parce qu'ils invoquèrent le Seigneur dans le combat; et il écouta leurs prières, « à cause qu'ils eurent confiance en lui en combattant<sup>3</sup>. »

#### III<sup>e</sup> PROPOSITION.

Dieu voulait aguerrir son peuple: et comment.

« Je ne détruirai pas entièrement les nations que Josué a laissées en état avant sa mort<sup>4</sup>. » Dieu donc les a laissées en état, et ne les a pas voulu exterminer tout à fait, ni les livrer aux mains de Josué; « afin qu'Israël fût instruit par leur résistance; et que tous ceux qui n'ont pas vu les guerres de Chanaan, apprirent, eux et leurs enfants, à combattre l'ennemi, et s'accoutumassent à la guerre<sup>5</sup>. »

#### IV<sup>e</sup> PROPOSITION.

Dieu a donné à son peuple de grands capitaines et des princes belliqueux.

C'était un nouveau moyen de le former à la guerre. Et il ne faut que nommer un Josué, un Jephthé, un Gédéon, un Saül et un Jonathas; un David, et sous lui un Joab, un Abisaï, un Abner et un Amasa; un Josaphat, un Ozias, un Ézéchias; un Judas le Machabée, avec ses deux frères Jona-

<sup>1</sup> I. Paralip. vii, 2, 4, 5 et seq.

<sup>2</sup> Ibid. iv, 10.

<sup>3</sup> Ibid. v, 20.

<sup>4</sup> Jud. ii, 21, 23.

<sup>5</sup> Ibid. iii, 1, 2.

thas et Simon; un Jean Hircan, fils du dernier; et tant d'autres, dont les noms sont célèbres dans les saints livres, et dans les archives du peuple de Dieu: il ne faut, dis-je, que les nommer pour voir dans ce peuple plus de grands capitaines et de princes belliqueux, de qui les Israélites ont appris la guerre, qu'on n'en connaît dans les autres nations.

On voit même, à commencer par Abraham, que ce grand homme, si renommé par sa foi, ne l'est pas moins dans les combats.

Tous les saints livres sont remplis d'entreprises militaires des plus renommées, faites non seulement en corps de nation, mais aussi par les tribus particulières, dans la conquête de la terre sainte; ainsi qu'il paraît par les neuf premiers chapitres du premier livre des Paralipomènes. Si bien qu'on ne peut douter que la vertu militaire n'ait éclaté par excellence dans le peuple saint.

#### V<sup>e</sup> PROPOSITION.

Les femmes mêmes, dans le peuple saint, ont excellé en courage, et ont fait des actes étonnants.

Ainsi Jahel, femme de Haber, perça de part en part les tempes de Sisara avec un clou. Ainsi, sous les ordres de Barac et de Débora la prophétesse, se donna la sanglante bataille où Sisara fut taillé en pièces<sup>1</sup>.

La prophétesse chanta sa défaite par une ode<sup>2</sup> dont le ton sublime surpasse celui de la lyre d'un Pindare et d'un Alcée, avec celle d'un Horace leur imitateur. Sur la fin, on y entend le discours de la mère de Sisara, qui regarde par la fenêtre, et s'étonne de ne pas entendre le bruit de son char victorieux: pendant que la plus habile de ses femmes répondait chantant ses victoires, et se le représentait comme un vainqueur à qui le sort destinait, dans sa part d'un riche butin la plus belle de toutes les femmes<sup>3</sup>, comme faisaient les peuples barbares. Mais, au contraire, il était tombé par la main d'une femme. « Ainsi périrent, Seigneur, conclut Débora<sup>4</sup>, tous tes ennemis: et que ceux qui t'aiment brillent comme un beau soleil dans son orient. » Telle fut donc la victoire qui donna quarante ans de paix au peuple de Dieu.

Tout le monde me prévient ici, pour y ajouter une Judith, avec la tête d'un Holoferne qu'elle avait coupée, et par ce moyen mis en déroute l'armée des Assyriens commandée par un si grand général.

Ce fut en vain qu'il assembla une redoutable

<sup>1</sup> Jud. iv.

<sup>2</sup> Ibid. v, 1, 2 et seq.

<sup>3</sup> Ibid. 28, 29, 30.

<sup>4</sup> Ibid. 31, 32.

armée, qu'il surmonta tant de montagnes, força tant de places, traversa de si grands fleuves, mit le feu dans tant de provinces, reçut les soumissions de tant de villes importantes, où il choisissait ce qu'il y avait de braves soldats pour grossir ses troupes<sup>1</sup>.

Sa vigilance à mener ses troupes, à les augmenter dans sa marche, à visiter les quartiers, à reconnaître les lieux par où une place pouvait être réduite, et à lui couper les eaux, lui fut inutile: sa tête était réservée à une femme, dont ce fier général croyait s'être rendu le maître.

Cette femme, par ses vigoureux conseils, avait premièrement relevé le courage de ses citoyens; et par la mort d'un seul homme, elle dissipa le superbe camp des Assyriens. « Ce ne fut point une vigoureuse jeunesse; ce ne furent point les Titans hautains, ni les Géants, qui frappèrent leur capitaine: c'est Judith, fille de Mérari, qui le captura par ses yeux, et le fit tomber sous sa main. Les Perses furent effrayés de sa constance, et les Mèdes de son audace<sup>2</sup>. » Ainsi chantait-elle, comme une autre Débora, la victoire du Seigneur par une femme, qui durant tout le reste de sa vie fit l'ornement de toutes les fêtes et demeura à jamais célèbre<sup>3</sup>, pour avoir su joindre la force à la chasteté.

Les Romains vantent leur Clélie et ses compagnes, dont la hardiesse à traverser le fleuve étonna et intimida le camp de Porsenna. Voici, sans exagérer, quelque chose de plus. Et je n'en dis pas davantage.

#### VI<sup>e</sup> PROPOSITION.

Avec les conditions requises, la guerre n'est pas seulement légitime, mais encore pieuse et sainte.

« Chacun disait à son prochain: Allons, combattons pour notre peuple, pour nos saints lieux, pour nos saintes lois, pour nos saintes cérémonies<sup>4</sup>.

C'est de telles guerres qu'il est dit véritablement: « Sanctifiez la guerre<sup>5</sup>; » au sens que Moïse disait aux lévites: « Vous avez aujourd'hui consacré vos mains au Seigneur<sup>6</sup>, » quand vous les avez armées pour sa querelle.

Dieu s'appelle ordinairement lui-même le Dieu des armées, et les sanctifie en prenant ce nom.

<sup>1</sup> Judith. i, ii, iii.

<sup>2</sup> Ibid. xvi, 8, 12.

<sup>3</sup> Ibid. 25, 26, 27.

<sup>4</sup> I. Machab. iii, 43.

<sup>5</sup> Jerem. vi, 4.

<sup>6</sup> Exod. xxxii, 20.

VII<sup>e</sup> PROPOSITION.

Dieu néanmoins, après tout, n'aime pas la guerre; et préfère les pacifiques aux guerriers.

« David appela son fils Salomon, et lui parla en cette sorte: Mon fils, je voulais bâtir une maison au nom du Seigneur mon Dieu, mais la parole du Seigneur me fut adressée en ces termes: Vous avez répandu beaucoup de sang, et vous avez entrepris beaucoup de guerres; vous ne pourrez édifier une maison à mon nom<sup>1</sup>. Je n'ai pas laissé de préparer pour la dépense de la maison du Seigneur cent mille talents d'or, et dix millions de talents d'argent avec de l'airain et du fer sans nombre, et des bois et des pierres pour tout l'ouvrage, avec des ouvriers excellents pour mettre tout cela en œuvre. Prenez donc courage, exécutez l'entreprise, et le Seigneur sera avec vous<sup>2</sup>. »

Dieu ne veut point recevoir de temple d'une main sanglante. David était un saint roi, et le modèle des princes; si agréable à Dieu, qu'il avait daigné le nommer l'homme selon son cœur. Jamais il n'avait répandu que du sang infidèle dans les guerres qu'on appelait guerres du Seigneur; et, s'il avait répandu celui des Israélites, c'était celui des rebelles, qu'il avait encore épargné autant qu'il avait pu. Mais il suffit que ce fût du sang humain, pour le faire juger indigne de présenter un temple au Seigneur, auteur et protecteur de la vie humaine.

Telle fut l'exclusion que Dieu lui donna dans la première partie du discours prophétique. Mais la seconde n'est pas moins remarquable: c'est le choix de Salomon pour bâtir le temple. Le titre que Dieu lui donne est celui de Pacifique. Des mains si pures de sang, sont les seules dignes d'élever le sanctuaire. Dieu n'en demeure pas là, il donne la gloire d'affermir le trône à ce Pacifique<sup>3</sup>, qu'il préfère aux guerriers par cet honneur. Bien plus, il fait, de ce Pacifique, une des plus excellentes figures de son Fils incarné.

David avait conçu le dessein de bâtir le temple par un excellent motif; et il parla en ces termes au prophète Nathan<sup>4</sup>: « J'habite dans une maison de cèdre; et l'arche de l'alliance du Seigneur est encore sous des tentes et sous des peaux. » Le saint prophète avait même approuvé ce grand et pieux dessein, en lui disant: « Faites ce que vous avez dans le cœur; car le Seigneur est avec vous<sup>5</sup>. Mais la parole de Dieu fut adressée à Nathan la nuit suivante en

<sup>1</sup> I. Paralip. xxii, 6, 7, 8; xxviii, 3.

<sup>2</sup> Ibid. 14, 15, 16.

<sup>3</sup> Ibid. xxii, 9, 10.

<sup>4</sup> II. Reg. vii, 2. I. Paralip. xvii, 1, 2.

<sup>5</sup> II. Reg. vii, 3.

« ces termes<sup>1</sup>: Voici ce que dit le Seigneur: « Vous ne bâtirez point de temple en mon nom. « Quand vous aurez achevé le cours de votre vie, « un des fils que je ferai naître de votre sang, « bâtira le temple, et j'affermirai son trône à « jamais. »

Dieu refuse à David son agrément, en haine du sang dont il voit ses mains toutes trempées. Tant de sainteté dans ce prince n'en avait pu effacer la tache. Dieu aime les pacifiques; et la gloire de la paix a la préférence sur celle des armes, quoique saintes et religieuses.

## ARTICLE V.

*Vertus, institutions, ordres et exercices militaires.*

## PREMIÈRE PROPOSITION.

La gloire préférée à la vie.

Bacchides et Alcime avaient vingt mille hommes, avec deux mille chevaux, devant Jérusalem: et Judas était campé auprès avec trois mille hommes seulement, tirés des meilleures troupes. Comme ils virent la multitude de l'armée ennemie, ils en furent effrayés. Cette crainte dissipa l'armée, où il ne demeura que huit cents hommes<sup>2</sup>. Judas, dont l'armée s'était écoulee, pressé de combattre en cet état, sans avoir le temps de ramasser ses forces, eut le courage abattu. C'est le premier sentiment, qui est celui de la nature. Mais on le peut vaincre par celui de la vertu. Judas dit à ceux qui restaient<sup>3</sup>: Prenons courage; marchons à nos ennemis, et combattons-les. Ils l'en détournèrent en disant: Il est impossible, sauvons-nous quant à présent; rejoignons nos frères, et après nous reviendrons au combat. Nous sommes trop faibles et en trop petit nombre pour résister maintenant. Mais Judas reprit ainsi: A Dieu ne plaise que nous fassions une action si honteuse, et que nous prenions la fuite! Si notre heure est venue, et qu'il nous faille mourir, mourons courageusement en combattant pour nos frères, et ne laissons point cette tache à notre gloire. A ces mots, il sort du camp: l'armée marche au combat en bon ordre. L'aile droite de Bacchides était la plus forte: Judas l'attaqua avec ses meilleurs soldats, et la mit en fuite. Ceux de l'aile gauche, voyant la déroute, prirent Judas par derrière, pendant qu'il poursuivait l'ennemi: le combat s'échauffa; il y eut d'abord beaucoup de blessés de part et d'autre: Judas fut tué, et le reste prit la fuite.

<sup>1</sup> II. Reg. vii, 5, 12, 13.

<sup>2</sup> I. Mach. ix, 4, 5, 6, 7.

<sup>3</sup> Ibid. 8, 9, 10 et seq.

Il y a des occasions où la gloire de mourir courageusement vaut mieux que la victoire. La gloire soutient la guerre. Ceux qui savent courir pour leur pays à une mort assurée, y laissent une réputation de valeur qui étonne l'ennemi; et par ce moyen ils sont plus utiles à leur patrie, que s'ils demeuraient en vie.

C'est ce qu'opère l'amour de la gloire. Mais il faut toujours se souvenir, que c'est la gloire de défendre son pays et sa liberté. Les Machabées s'étaient d'abord proposé cette fin, lorsqu'ils disaient: « Mourons tous dans notre simplicité: le ciel et la terre seront témoins que vous nous attaquez injustement<sup>1</sup>. » Et après: « Nous combattons pour nos vies, pour nos femmes, pour nos enfants, pour nos âmes, et pour nos lois<sup>2</sup>. » Et encore: « Ne faut-il pas mieux mourir en combattant, que de voir périr devant nos yeux notre pays, et abolir nos saintes lois? Arrive ce que le ciel en a résolu<sup>3</sup>. » Et pour tout dire en un mot: Mourons pour nos frères, comme le dit le courageux Judas. Laissons-leur l'exemple de mourir pour nos saintes lois: et que la mémoire de notre valeur fasse trembler ceux qui voudront attaquer des gens si déterminés à la mort. Qu'il soit dit éternellement en Israël: Quelque faibles que nous soyons, qu'on ne nous attaque pas impunément.

II<sup>e</sup> PROPOSITION.

La nécessité donne du courage.

« Il n'en est pas aujourd'hui comme hier et avant-hier. Nous avons l'ennemi en face, disait Jonathas aux siens<sup>4</sup>; le Jourdain deçà et delà, avec des rivages désavantageux, des marais, des bois, qui rompent l'armée; il n'y a pas moyen de reculer: poussons nos cris jusqu'au ciel. » En même temps on marche à l'ennemi; Bacchides est poussé par Jonathas, qui, le voyant ébranlé, passe le Jourdain à la nage pour le poursuivre, et lui tue mille hommes.

III<sup>e</sup> PROPOSITION.

On court à la mort certaine.

Samson en avait donné l'exemple. Après lui avoir crevé les yeux, les Philistins assemblés louaient leur dieu Dagon, qui leur avait donné la victoire sur un ennemi si redoutable. Ils le faisaient venir dans leurs assemblées et dans leur banquet, pour s'en divertir; et le mirent au milieu de la salle, entre deux piliers qui soutenaient l'édifice<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> I. Mach. ii, 37.

<sup>2</sup> Ibid. iii, 20, 21.

<sup>3</sup> Ibid. ii, 59, 60.

<sup>4</sup> Ibid. ix, 41 et seq.

<sup>5</sup> Jud. xvi, 21 et seq.

Samson, qui sentait avec la renaissance de ses cheveux le retour de sa force, « dit au jeune homme qui le menait<sup>1</sup>: Laisse-moi reposer un moment sur ces piliers. » Toute la maison était pleine d'hommes et de femmes: et tous les princes des Philistins y étaient, au nombre d'environ trois mille, qui étaient venus pour voir Samson, dont ils se jouaient. Alors il invoqua Dieu en cette sorte<sup>2</sup>: « Seigneur, souvenez-vous de moi: rendez-moi ma première force, ô mon Dieu! et que je me venge de mes ennemis (qui étaient ceux du peuple de Dieu, dont il était le chef et le juge); et que par une seule ruine, je me venge des deux yeux qu'ils m'ont ôtés. » En même temps saisissant les deux colonnes qui soutenaient l'édifice, l'une de sa main droite et l'autre de sa main gauche: « Que je meure, dit-il<sup>3</sup>, avec les Philistins. » Et ébranlant les colonnes, il renversa toute la maison sur les Philistins, et en tua plus en mourant, par ce seul coup, qu'il n'avait fait pendant sa vie.

Les interprètes prouvent très-bien, par l'Écclésiastique, et par l'Épître aux Hébreux, que Samson était inspiré dans cette action. Dieu donnait de tels exemples d'un courage déterminé à la mort, pour accoutumer son peuple à la mépriser.

On peut croire qu'une semblable inspiration poussa Éléazar, qui voyait le peuple étonné de la prodigieuse armée d'Antiochus, et plus encore du nombre et de la grandeur de ses éléphants, d'aller droit à celui du roi, qu'on reconnaissait à sa hauteur et à son armure. « Il se livra pour son peuple, et pour s'acquérir un nom éternel. Et s'étant fait jour à droite et à gauche, au milieu des ennemis qui tombaient deçà et delà à ses pieds; il se mit sous l'éléphant, lui perça le ventre, et fut écrasé par sa chute<sup>4</sup>. »

Ces actions d'une valeur étonnante faisaient voir que tout est possible à qui sait mépriser sa vie; et remplissaient à la fois, et le citoyen de courage, et l'ennemi de terreur.

IV<sup>e</sup> PROPOSITION.

Modération dans la victoire.

Les exemples en sont infinis. Celui de Gédéon est remarquable.

Le peuple, affranchi par ses victoires signalées, vint lui dire en corps: « Soyez notre Seigneur souverain, vous, et vos enfants, et les enfants de vos enfants; parce que nous vous devons notre liberté<sup>5</sup>. » Mais Gédéon, sans s'enorgueillir et sans vouloir changer le gouvernement, ré-

<sup>1</sup> Jud. xvi, 26.

<sup>2</sup> Id. ibid. 28, 29.

<sup>3</sup> Id. xvi, 30.

<sup>4</sup> I. Mach. vi, 43, 44, 45, 46.

<sup>5</sup> Jud. viii, 22, 23.